

Sa maison prenait racine au milieu des eaux du chagrin. Plantée dans un marécage de terre boueuse. Dans un salmigondis d'îlots de mousse et de quenouilles où pullulaient grenouilles et ouaouarons, tritons et tortues, maringouins et mouches à merde. Derrière, le terrain trouvait sa limite dans les basses haies de thuyas mal coiffées, semblables à des femmes mélancoliques à l'instant du réveil. Au fond de la cour, un étang. Une odeur humide et terreuse de compost fraîchement brassé émanait des lieux. Devant, une allée formée de dalles en pierre crottées conduisait à la petite maison recouverte d'un épais tapis de vignes qui, à force de boire à ces eaux tristes, offraient un raisin fort et amer, presque immangeable.

C'était une ancienne aire industrielle où seule une poignée de maisons avaient échappé au règlement de zonage. Suspendue dans le ciel, une autoroute confirmait la proche présence du centre-ville. Chaque jour, des milliers de banlieusards l'empruntaient, allant glaner leur pitance pour revenir toujours plus fourbus. Paul préférait la marche. Il devait parcourir plus de deux kilomètres pour se rendre au travail.

Quelquefois, un conducteur assoupi volait par-delà la rambarde et s'écrasait dans sa cour. La voiture et son occupant endormi s'enfonçaient bruyamment dans le ventre du marais. Une fois passés les derniers borborygmes, le chant des ouaouarons reprenait sa place.

Le processus irréversible de la pourriture attaquait les boiseries de la maison depuis plusieurs années. L'accès au sous-sol était condamné et le plancher du salon partait en ruine. Pour calfeutrer les brèches, Paul clouait au sol les livres qu'il terminait. Sans ce soin, les grenouilles pénétraient la nuit, troublant son sommeil. Parfois, il fixait à regret des livres qu'il n'avait pas eu le temps de lire. Dans un coin, le piano droit jouait en désaccord la partition de sa vie.